



HAL
open science

ACTUALITES DE MICHEL DE CERTEAU : "PAYSAGE DE RUINES AVEC PASSANTS"

Marie-Joseph Bertini

► **To cite this version:**

Marie-Joseph Bertini. ACTUALITES DE MICHEL DE CERTEAU : "PAYSAGE DE RUINES AVEC PASSANTS". Congrès de la Société Française des Sciences de l'information et de la communication 1998 (décembre), Metz, Médiations sociales, systèmes d'information et réseaux de communication, 1998, Metz, France. hal-03206498

HAL Id: hal-03206498

<https://hal.univ-cotedazur.fr/hal-03206498>

Submitted on 23 Apr 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Actes du Congrès de la Société Française des Sciences de l'information et de la
communication
1998 (décembre), Metz, Médiations sociales, systèmes d'information et réseaux de
communication**

THEME 3 : EFFETS SOCIOTECHNIQUES ET ANTHROPOLOGIQUES

**ACTUALITES DE MICHEL DE CERTEAU : "PAYSAGE DE RUINES AVEC
PASSANTS"**

Par

Marie-Joseph BERTINI

En quoi l'oeuvre de Michel de Certeau est-elle susceptible, plus qu'une autre, de nous aider à identifier et à comprendre les nouvelles formes de médiations sociales engendrées par les réseaux de communication ?

Dès la fin des années soixante, Michel de Certeau propose une grille de lecture originale des bouleversements culturels issus de l'évolution des structures mentales et sociales. Les concepts fondateurs, ainsi que la méthode qui en découle, placent l'individu-opérateur au centre de médiations radicalement nouvelles. Ces médiations, analyse-t-il, trouvent dans la technique le moyen de transformer profondément le lien social : en rendant possible la mise en réseaux des savoirs et des savoir-faire, le vidéotexte lui apparaît ainsi, dès le début des années quatre-vingt, comme la préfiguration de réseaux informatiques beaucoup plus performants dont il s'efforce, dès ce moment,

de pressentir les enjeux¹. A travers son objet de recherche novateur (appréhender "la liberté buissonnière des pratiques"), ses concepts originaux, Michel de Certeau montre que les nouvelles technologies d'information et de communication ouvrent des espaces d'énonciation propre, qui échappent à la surdétermination verticale des pesanteurs socio-économiques et des codes culturels dominants. Matrice de la transition sociale, les réseaux dessinent des espaces d'opérations qui agissent sur les mentalités et sur l'organisation politique : un nouveau *paysage*, au sens où l'entendront Les Lumières, en émerge lentement : c'est ce que cette communication s'attachera à démontrer.

Une épistémologie de l'écart

D'emblée une évidence s'impose : l'urgence - pour les chercheurs en sciences de l'information et de la communication tout particulièrement - d'une (re)lecture attentive de l'oeuvre de Michel de Certeau : il fait en effet partie du nombre restreint de penseurs qui peuvent aujourd'hui nous guider à travers les turbulences d'une société en train de s'inventer. Ces mutations techniques et donc sociales, ces phénomènes de réticulation formelle et informelle, avec quels concepts les penser ? Derrière cette question, se profile une interrogation plus globale : comment le changement est-il seulement possible? Quelles forces, organisées selon quelles logiques, sont à l'oeuvre dans les transformations qui agitent le corps social ? Ces causes efficientes débordent largement nos savoirs déjà élaborés : elles s'expriment par le truchement d'un langage propre qui excède les limites artificielles des disciplines constituées. Dès lors, les outils du chercheur s'en trouvent dévalués. Coincé entre la description énumérative et superficielle, et la quantification qui n'appréhende que la matière et non les formes de ces transformations, le chercheur se voit contraint de quitter le terrain confortable de l'ethnologie, fût elle participative, pour investir d'une toute autre manière ces champs en friche. Dans sa volonté sincère de dire le vrai - et de l'épuiser dans ce dire - "l'errance du sémantique" le conduit à substituer des représentations (théories) à l'expérience. Or la communication est un étrange objet : n'est-elle pas cela même qui ne se laisse pas théoriser, ou plutôt ce dont la théorie est encore la pratique même ? La praxis absorbe l'ensemble du champ communicationnel : Wittgenstein définissait déjà la théorie comme ce qui est à l'intérieur des pratiques (L. Wittgenstein, 1961).

Trois conséquences en découlent : la première, c'est que l'art de dire est du même coup un art de faire : nos théories sont performatives. La deuxième veut que nos tentatives de surplomber l'expérience par un discours ordonnant le réel soient vouées à l'échec. La dernière stipule que

¹ La pensée de Michel de CERTEAU fait fond sur un arrière-plan de références qu'il prend soin de désigner lui-même. La liste est longue des auteurs et des mouvements disciplinaires naissants ou confirmés qui sont venus nourrir sa réflexion. De l'ethnométhodologie à la sociolinguistique, en passant par la pragmatique et l'interactionnisme pour n'en citer que quelques uns.

l'impuissance théorique coïncide avec son efficace : elle participe d'un ordre qu'elle concourt à transformer, et ses effets prennent leur part dans l'institution de la réalité.

Les pratiques constituent donc l'implicite des techniques et des discours qui tentent d'en rendre compte. A partir d'elles s'origine un renversement de perspective heuristique : déplacer le point focal des produits techniques et culturels disponibles sur le marché des biens vers les opérations qui en font usage². Sous cet éclairage, les pratiques apparaissent comme des opérations, c'est-à-dire des actions transformatrices du réel. L'une des originalités de Michel de Certeau consiste à privilégier parmi toutes les pratiques envisageables, celles quotidiennes, dont le feuilletage compose la culture ordinaire. A l'aproxie supposée, voire appelée, de l'individu-consommateur de culture de masse, Certeau substitue la silhouette labile de l'humain ordinaire, construisant à coup d'appropriations et de détournements de matériaux hétérogènes, les conditions de sa singularité.

Le primat de cette singularité s'articule à une double causalité : la fin des idéologies, ou discours du surplomb, signe la disparition d'un lieu universel – ce point de savoir absolu cher à la philosophie hégélienne – à partir duquel dire ce qui est vrai pour tous. Notre temps est celui du foisonnement des lieux particuliers qui fragmentent la culture en répertoires multiples : cette *multilocation* de la culture correspond à une prolifération des pratiques effectives des individus et des groupes habiles à tourner les volontés de contrôle, à se jouer des dispositifs verticaux. Les technologies de communication ne créent pas cette effervescence : elles l'accompagnent et l'amplifient, octroyant à *l'homme sans qualités* de nouveaux moyens de porter au jour ce projet, politique s'il en est, de constitution et d'autonomisation des sujets de l'expérience.

Face à l'imperium stratégique des infrastructures techniques, les individus multiplient leurs efforts tactiques de microtransformations, tension essentielle qui place l'innovation véritable du côté des opérations et non des outils. Cette appropriation des moyens techniques assigne à la machine une double fonctionnalité paradoxale : opérateur de divisions dans un premier temps (atomisation des individus, désagréations des pratiques sociales anciennes...), elle articule dans un second temps les nouveaux systèmes de médiation qui résultent de ces innovations.

Mon hypothèse est que le cadre programmatique et l'appareil conceptuel définis par Michel de Certeau, constituent des outils précieux permettant de penser les bouleversements issus du développement des nouveaux réseaux de communication. L'informatisation de nos sociétés donne

² La notion d'usage est riche de définitions dont certaines remontent aux années vingt et aux premières études consacrées aux effets des médias de masse. Une ligne de partage culturelle sépare l'approche anglo-saxonne de l'approche française. La première utilise le concept d'usage à travers deux programmes de recherche essentiels : les cultural studies d'un côté, les uses and gratifications de l'autre. L'approche française assigne au mot usage un sens plus étroit, exprimant l'acte d'utiliser quelque chose. Certeau ouvrira davantage le sens de ce mot en désignant par là une *compétence*, privilégiant ainsi la manière sur le faire, le style. L'usage, selon cette acception, diffère donc de l'opération qui est *performance*, c'est-à-dire action de transformer le réel.

naissance en effet à des espaces virtuels d'opérations culturelles qui dessinent la cartographie des socialités émergentes. Les réseaux électroniques (BBS, Internet, Usenet³...) et les réappropriations auxquels *ils donnent lieu* pourraient bien constituer le moteur d'une nouvelle économie culturelle dont il nous faut tenter d'appréhender la valeur et la portée.

Dans cette optique, les réseaux et leurs réappropriations constituent solidairement la trame d'un nouveau *paysage*. Dès la Renaissance, ce mot étrange se charge d'un sens paradoxal que l'esthétique préromantique fixera durablement : ce qu' une réalité donne à voir d'elle-même. Par paysage, il faut donc entendre à la fois l'étendue d'un lieu et le rayon du regard qui se porte sur lui. Il met à nu cette couture tragique entre le monde et sa représentation, dont l'issue est connue. Le paysagiste restitue sur la toile une nature construite, un cadre qui prédécoupe dans le réel un segment significatif. Telle est la morale de nos paysages : si minutieux soit leur rendu, ils ne s'en tiennent pas moins d'emblée sur le versant de l'interprétation.

Une poétique des usages

Les forums électroniques, les communautés virtuelles, "l'Undernet"⁴, mais aussi la navigation libre sur les réseaux, définissent de nouveaux registres d'appropriation⁵, donc de nouvelles médiations sociales de la technique. La grande complexité de ces échanges⁶ s'atténue et s'éclaire dans le cadre d'une problématique de l'énonciation. Cette dernière nous permet de comprendre à quel point les réseaux renvoient au primat du langage : l'individu-opérateur devient sujet de son histoire dans un mouvement d'énonciation propre. Cessant d'être parlé par la technique (cf. les médias de masse classiques et la télévision en particulier), mis en scène par elle selon ses codifications spécifiques, l'individu ordinaire s'approprie les réseaux électroniques dans une volonté d'accès direct au langage, mouvement qui remet en cause les médiations sociales traditionnelles organisées autour de la représentativité. Cette *prise de parole* coïncide avec l'avènement d'une nouvelle économie culturelle, au point qu'il est possible de se demander "si l'acte de prendre la parole n'est pas ou ne doit pas devenir le principe constituant d'une société". L'inadéquation progressive entre un langage (celui des

³ Les BBS ou Bulletin Board System, en français babillards, sont des petits réseaux qui mettent à disposition des microserveurs utilisés par des associations variées pour diffuser des informations, lancer des forums de discussion sur tous les sujets. Certains se retrouvent aujourd'hui sur le Net.

Usenet est un réseau regroupant les forums de discussion dévolus à toutes les thématiques possibles. Ces newsgroups se comptent par dizaine de milliers.

⁴ L'Undernet est la version underground, cachée d'Internet. Pirates, braconniers, contrevenants à la "nétiquette" se retrouvent à l'issue de jeux de piste destinés à déjouer toute filature. Extrêmement mobiles, ces réseaux parasitent des adresses officielles de manière invisible aux non-initiés, et changent quelquefois de domiciliation toutes les cinq heures par mesure de sécurité.

⁵ L'appropriation est une action qui recompose l'espace imposé par l'environnement.

⁶ Cette communication s'appuie pour une grande partie, sur les données des nombreuses études concernant les réseaux électroniques réalisées par l' UCLA (Université de la Californie à Los-Angeles, Centre pour l'étude des communautés en ligne, dont la mission consiste à évaluer les impacts des communautés virtuelles sur la société : www.sscnet.ucla.edu/soc/csoc.

représentants) et ce qu'il prétend dire (la vérité des représentés) a pour conséquence directe la polarisation sur la problématique identitaire, cet effort tendu dans la quête des mots pour se dire. En se regroupant, les individus qui pratiquent quotidiennement, ou très fréquemment, les réseaux virtuels deviennent des acteurs sociaux cruciaux, sujets d'opérations créatrices (MJ Bertini, 1998). Cette libre circulation de la parole est politique par essence : elle constitue une prise de pouvoir, si modeste soit-elle par endroits, un mécanisme de résistance dont on peut saisir la continuité d'un ordre à l'autre, d'une époque à l'autre. Ce pouvoir de s'attribuer un langage propre hisse ces opérations au niveau stratégique et non plus tactique. Elles définissent un *topos* indépendant dont la particularité est d'être configuré par un système de relations. Les modalités d'élaboration de ces collectifs regroupés autour de passions partagées, d'intérêts communs (la science, la pêche, le roman, mais aussi la traque, le braconnage, le piratage...) renversent l'ordre ancien qui subsumait la géographie mentale d'une culture à la géographie physique d'un territoire. Ici, le lien fait lieu en lui conférant une réalité et une raison d'être. Ni u-topiques (lieux chimériques), ni a-topiques (non lieux), les regroupements virtuels engendrent des lieux autres qui n'appartiennent pas à l'ordre symbolique classique de l'espace.

Une érotique de l'échange virtuel

Ces collectifs présentent deux caractéristiques particulièrement intéressantes. D'abord, ils fonctionnent selon un schéma épidémiologique qui renforce leur vitalité : ils se développent par percolations, proliférations, disséminations : ils colonisent le corps social de l'intérieur, ils rusent avec les contraintes de l'environnement technique et politique et travaillent à instituer leur propre légitimité.

Ensuite, ils illustrent *la nature polémologique* de la culture, produit de l'articulation des conflits, des tensions, recherche d'équilibres symboliques et précaires, ensemble de champs de forces contradictoires. Le dénominateur commun de ces deux aspects est sans doute à chercher du côté du plaisir, de la jubilation issue des procédures de jeux⁷ propres aux groupes : le sentiment de se jouer des discours dominants, de braver la raison du plus fort, participe d'une véritable *érotique* de l'échange virtuel.

Manoeuvres (information-désinformation), astuces de chasseurs (comment trouver l'information pertinente, l'information secrète), stratagèmes (rumeurs), trouvailles (ici s'ouvre le champ immense d'une économie de la censure indexée sur le registre de la gratuité), s'articulent sur l'occasion et la circonstance, la saisie de l'opportunité qui transforme l'information en mode de vie, et

⁷ Le jeu renvoie à cette épistémologie de l'écart; cf. Lévi-Strauss : le jeu produit de la différence, tandis que le rite restaure l'union. *La pensée sauvage*, Plon, 1962, pp. 44-47.

l'individu ordinaire en vengeur masqué⁸. A cet égard, les réseaux électroniques se démarquent de la "machine célibataire" imaginée par Marcel Duchamp : leur généalogie retrace les étapes d'un constant et absolu détournement : de leurs origines militaires, puis scientifiques, à leurs usages singularisés, ces réseaux sont des outils qui n'ont pas d'existence en dehors de leur appropriation : si la télévision peut soliloquer au centre du salon désert, la parole qui circule dans les réseaux doit être recueillie par ses destinataires potentiels pour exister.

Ces formes de sociabilité active déployées à travers les réseaux sont analysables selon un triple schéma conducteur : elles instituent *une économie du don*, c'est-à-dire des modalités particulières d'échanges sociaux, fondés sur l'ouverture, la traduction et la transversalité, transgressant par là-même l'économie établie et ses rouages convenus. C'est pourquoi la notion de braconnage est intéressante : elle se tient du côté de l'insubordination, de l'irréductibilité revendicateur ; le braconnier est hors la loi du dominant, voué à la clandestinité qui enveloppe ses gestes dans une nuit coupable. Il va là où on ne l'attend pas, et ses victoires sont le produit d'un rapt. En deuxième lieu, ces modalités de sociabilité active relèvent d' *une esthétique de coup* : elles instaurent une logique événementielle en faisant advenir des possibles. Enfin, elles composent *une éthique de la ténacité* (M. de Certeau, 1990 : 46) par laquelle s'organisent des résistances et des solidarités dont l'enjeu est profondément politique.

Le dialogue, paradigme des opérations culturelles en réseaux

Cette géographie sociale se structure autour du registre de la conversation, et plus encore du dialogue, dans lequel il faut voir le paradigme des opérations culturelles en réseaux⁹. La conversation telle qu'elle se développe sur les réseaux, présente un caractère inhabituel. Son homologue classique en effet, articule l'échange à un socle de familiarité, une proximité préétablie dont la conversation assure la continuité dans des séries temporelles ajustées les unes aux autres. L'expression "entretenir la conversation" - exercice parfois fastidieux - montre combien en elle s'originent la durée et le style de la sociabilité, combien celle-ci est suspendue à celle-là, dépendante de son efficace. La conversation électronique, elle, est une irruption dans une radicale altérité : l'imprévisibilité de l'interlocuteur, les effets de surprise liés à la découverte de l'inconnu, à son invisibilité même, ne compte pas pour peu dans cette *érotique des échanges* dont je parlais plus haut.

⁸ Les forums électroniques consacrés à Microsoft (parmi beaucoup d'exemples possibles) et à ses abus de position dominante, sont nombreux sur le Net. En France, comme partout à travers le monde, *ils organisent la résistance*. cf. fr.soc.internet

⁹ Les formes du dialogue électronique évoluent rapidement : messageries bien sûr, mais aussi téléphonie sur Internet, visioconférences, et IRC (Internet Relay Chat), autrement dit dialogue en temps réel.

Le dialogue, entendu comme dyade ou unité minimale de communication, ne doit pas s'entendre comme un exercice homogène dont les effets de lissage réduiraient la portée des direx singuliers. L'étymologie de ce mot est, à cet égard, suffisamment explicite¹⁰. Le dialogue renvoie donc à la fois à *l'altérité* et à *l'altération* qui s'en dégage : il est ce risque encouru dont aucun des interlocuteurs ne sort indemne. L'étrangeté radicale : tel est l'enjeu du dialogue qui bute sur cet autre qu'il ne peut s'approprier, sur ce savoir impossible qui fonde tous les autres savoirs et d'abord le savoir de soi-même. En ce sens, le dialogue manque perpétuellement son objet, mais cette défaillance est la condition même de sa pérennité. Le dialogue instaure ainsi entre les interlocuteurs un contrat fondé sur une narrativité (le récit de soi) et une argumentation (il vise à convaincre). En ce sens son omniprésence sur les réseaux illustre parfaitement cette raison communicationnelle théorisée par Habermas, c'est-à-dire une logique immergée dans le langage, prise dans les réticulations mouvantes de la discussion. Si la visée de l'argumentation est normative et possède par là-même une prétention à l'universalité, elle relève pour une part non négligeable du stratagème et de la ruse : la sophistique des usages correspondrait ici à une pratique singularisée du langage, articulée sur l'occasion et définissant les contours d'une *rhétorique ordinaire*. La raison communicationnelle se détermine donc essentiellement par le primat de l'instant et de la lutte pour (con)vaincre.

C'est la raison pour laquelle les réseaux électroniques composent un authentique espace public et participent à l'émergence d'un nouveau type de lien social. Un tel éclairage invalide l'hypothèse d'une dissolution progressive de ce dernier, et permet au contraire d'assoir sur les réseaux les conditions de possibilité d'une dynamique de socialisation aux multiples aspects. La nouveauté réside en effet dans la *multilocation* de l'espace public. A un espace public classique et relativement homogène (homogénéité assurée par le mythe révolutionnaire de l'universalité) se substituent des espaces publics pluriels qui appellent à repenser positivement le rôle des médias de l'ère électronique : ces médias "ont en même temps l'avantage de rendre possible la communication simultanée d'un nombre infini de personnes qui ne se connaissent pas et sont très éloignées les unes des autres. Un espace public de ce genre est comme une arène aux frontières fluides, où quelques acteurs lancent des mots-clefs, se saisissent des thèmes et y apportent leur contribution, tandis qu'un public dispersé, traversé de voix multiples, peut prendre position...Aujourd'hui, l'espace politique d'un pays voit se raccorder à lui de nombreux espaces publics différents en fonction des médias, des sujets, des personnes et des lieux...Il doit pouvoir se constituer comme une caisse de résonance des problèmes sociaux globaux, en étant réceptif aux impulsions émanant des mondes vécus privés" (J. Habermas, 1997).

¹⁰ Le grec *διαλογειν* signifie à l'origine : percer un trou à travers un mur.

Conclusion

A l'issue de ce parcours, il semble que la communication tout entière doive se définir comme tactique, ruse, braconnage, "cuisine de gestes et de mots, d'idées et d'informations, avec ses recettes et ses subtilités, ses instruments auxiliaires et ses effets de voisinage, ses distorsions et ses échecs" (M. de Certeau et L. Giard, 1994 : 359), *science pratique du singulier*.

Nous retrouvons ici le sous-titre de cette communication : "*Paysage de ruines avec passants*" (L. Giard, 1988 : 172). Il métaphorise le caractère éphémère de nos constructions sociales, la mobilité anxieuse de la pensée et des pratiques qui définissent une culture hétérogène. Penser c'est passer écrivait Michel de Certeau à propos de Foucault. Cette perspective offre une grille de lecture pertinente de notre époque : elle traduit une éthique du changement, une morale du désaisissement, qui définissent les nouvelles médiations sociales de la technique comme un *espace-mouvement* dont les multiples trajectoires traduisent l'errance productive du vagabondage, ce cheminement impromptu qui construit sa question à partir des réponses jaillies de l'occasion. Circonstantiels et pluriels, ces itinéraires singuliers contraignent les discours d'élucidation à prendre leur place dans le concert des voix. Une place toute relative.

BIBLIOGRAPHIE

Certeau de Michel, 1990, L'invention du quotidien, tome I, Gallimard, Paris.

1993, La culture au pluriel, Le Seuil, Paris.

1994, La prise de parole, Le Seuil, Paris.

avec Luce Giard, 1994, L'invention du quotidien, tome II, Gallimard, Paris.

Habermas Jürgen, 1997, entretien avec Jacques Poulain, Le Monde, Janvier.

Giard Luce, 1988, "Un passant fait écrire" in *Le voyageur mystique*, Le Cerf, Paris.

Wittgenstein Ludwig, 1961, *Tractatus logico-philosophicus et Investigations philosophiques*, Gallimard, Paris.

